

LE VAUTRAIT BERTIN

Parmi les éléments de la Vénérerie Normande et de l'Île-de-France de jadis le Vautrait André Bertin marque une place importante, cela à double titre. Tout d'abord, le respect des traditions de la véritable vénerie y était respecté et cela avec une certaine élégance. D'autre part la mise au point de cette meute qui fit l'admiration de tant de veneurs, démontrait la puissante personnalité et l'esprit d'initiative du Maître.

A sa qualité d'organisateur judicieux, le Maître du vautrait joignait l'opiniâtreté de mener à bonne fin cette réalisation qui lui tenait à cœur.

Fondé en 1898 par MM. André et Jacques Bertin avec un lot de chiens provenant du vautrait de Villechétive à M. Arnaud, de l'Ariège. Cette meute fut installée au chenil de La Garenne Flins (Seine-et-Oise).

Il est nécessaire d'attribuer à cette élaboration deux périodes dans chacune desquelles nous constatons les preuves d'une volonté soutenue d'un remarquable sang-froid.

La première s'étendant de l'année 1899 à 1907, époque de mise en train énergique d'où découlèrent des résultats particulièrement suggestifs ne tardait pas à consa-

crer MM. Jacques et André Bertin, alors tous deux propriétaires du vautrait. Dès le début, ces derniers proposèrent à leur ami M. Brunier, ancien Maître d'équipage lui-même, de leur prêter son concours. Ce collaborateur dévoué, d'une haute valeur cynégétique, ce veneur zélé a contribué aux côtés de M. André Bertin, resté seul propriétaire du vautrait, à maintenir la valeur de cette belle équipe pleine d'allant. Malheureusement en 1907, une épidémie de rage survenue dans le département de l'Eure, territoire où se déroulait bien des laisser-courre du vautrait, obligea M. Bertin à faire abattre la meute.

Mais bientôt le vautrait fut reconstitué et composé de 120 chiens, en majorité d'éléments dits « bâtards de Chambray », car M. Bertin avait du Marquis de Chambray quelques étalons et lices provenant de la race créée par l'illustre veneur. Ce « Grand Chef » si aimé, respecté et admiré de tous ses amis veneurs, bien au-delà de sa Normandie natale.

Cette dure épreuve passée, le vautrait ayant subi une légère réduction d'effectifs et une sélection savante finit par retrouver son rythme de chasse grâce à ces



Photo Philippe Charlier

fameux « bâtards de Chambray », capables de donner, « plus de joie dans un rapprocher que d'autres dans une chasse toute entière », de ces chiens enfin qui sont la vanité d'un piqueux et l'amour-propre d'un maître d'équipage.

Ces chiens vraiment remarquables d'une structure à la fois puissante et gracieuse, possédant une voix profonde et hardie, à l'attitude requérante et éveillée les faisaient admirer de tous les spécialistes cynophiles.

Ce modèle et ces qualités étaient nécessaires à ces sujets qui devaient chasser le sanglier dans des conditions parfois difficiles. En forêt de Dreux, ce jardin des veneurs, le laisser-courre n'offrait en général que peu de problèmes, mais à Roseux, Moulinards, en forêt d'Ivry-la-Bataille, dont M. Bertin était également adjudicataire et sur toute la chaîne de collines reliant Louviers à Evreux, il y avait souvent motif à de longues chevauchées. Ces massifs forestiers étant très souvent escarpés, on y trouvait des pics et des mamelons couverts de broussailles, d'épines où les sangliers avaient le jeu facile pour se remettre en cours de chasse et se baigner en toute quiétude en temps normal. Dans un tel labyrinthe sylvestre, la perfection était nécessaire et le vautrait Bertin y prouva à maintes reprises que sa réputation n'était pas surfaite, en forçant magistralement tant les quartaniers que les vieux solitaires.

Dans la deuxième partie de son existence le vautrait fit la démonstration que ses « bâtards de Chambray », appuyés par quelques Fox-Hounds étaient de vaillants combattants puisqu'en quelques saisons, après sa reconstitution la meute força sa 550^e prise.

Le vautrait était servi par deux hommes à cheval et un valet de chiens à pied, auxquels s'adjoignaient plusieurs valets de limiers les jours de chasse. Cet ensemble bien recruté était très apprécié pour son habileté et ses moyens judicieux nécessaires sur un immense territoire tant pour la beauté du laisser-courre, que le succès des rembûchers. Ce n'était point une mince besogne que ces quêtes effectuées par des hommes endurants et courageux lorsqu'on pense à l'étendue et à la topographie des massifs forestiers s'étendant de Triel aux Andelys sur la rive droite de la Seine; de Vernon à Louviers sur la rive gauche, sans omettre tous les bois entre Evreux et Louviers. Il y a lieu d'ajouter à cette énumération les forêts de Champrond et de Montécot, sans négliger les Vaux ce magnifique domaine de la Marquise d'Aligre. Dans l'imposant château, qui barre la vallée de l'Eure, près de Belhomert en Eure-et-Loir, que de fêtes somptueuses furent données en l'honneur des veneurs et de leurs invités. Non seulement le gîte y était assuré mais les plus gourmands y trouvaient une table bien fournie et une cave réputée, en plus du chaleureux accueil des maîtres du lieu. L'histoire rapporte que l'hôtesse toujours enjouée, d'une extrême gentillesse, était digne du grand nom qu'elle portait.

De concert avec M. Gontran de Dorlodot, M. André Bertin découpait également en forêt de Senonches, jolie forêt possédant de magnifiques futaies mais hélas!... bien souvent aux sous-bois trop clairs, ce qui ne pouvait faciliter de bons rembûchers et rendait de ce fait la quête très difficile et le laisser-courre laborieux. Sur les collines de l'Eure les difficultés étaient d'un autre ordre, non moins compliquées. Nous en prendrons pour exemple le récit suivant :

« Un quartanier fréquentait l'année dernière (1910) une compagnie de huit ou dix animaux; les valets de limiers en avaient connaissance et leur émulation en fut bien



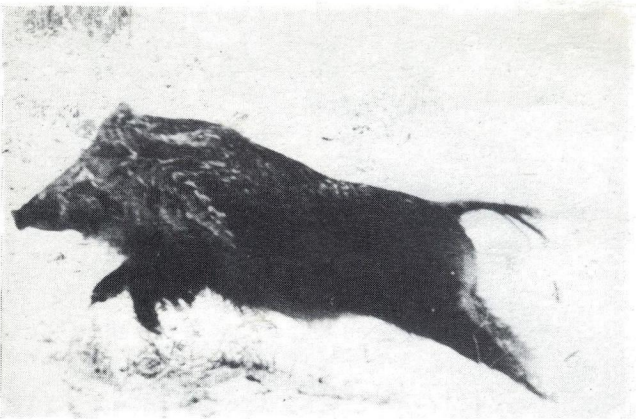
A. GAUTIER - Le Mans - ASCPF

vite inquiète. On avait revu l'animal au lieu-dit les Boshions huit jours auparavant. Le jour de la reconnaissance il ne figurait pas au bois. Le jour de chasse on rembûche la compagnie, mais, le sanglier est trouvé fuyant à trois enceintes de là. Il tombe alors dans la quête d'un homme qui le brise au bois de Verdun, à douze kilomètres plus loin, encore est-il sur ses derrières! Ce même sanglier, deux mois après est remis à Chanteloup près des Boshions. Un limier le donne jusqu'au bois de Fil où il traverse l'Eure; là on s'aperçoit qu'il retombe dans une troisième quête l'emmenant du bois de Thony à deux lieues de là. On le retrouve traversant la Seine et rentrant sur les Andelys, les valets de limiers avaient travaillé en rembûcher sur un parcours de vingt-quatre kilomètres sans pouvoir en assurer les « devants ». Ce magnifique travail fut donc effectué en pure perte. »

Le vautrait Bertin découpait de meute-à-mort et la puissance de ses chiens abrégait considérablement le laisser-courre malgré les difficultés rencontrées et vu la topographie du territoire.

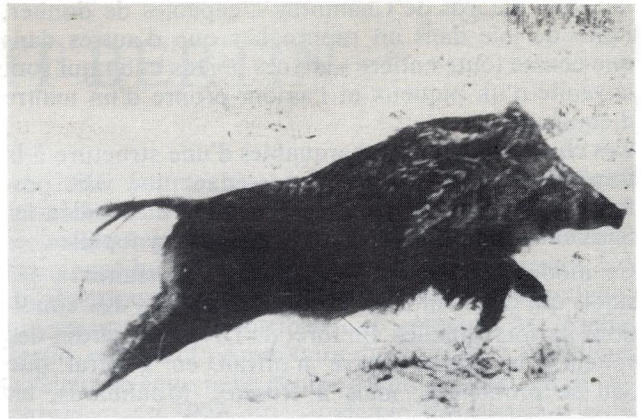
Les veneurs de cette élégante société portaient une tunique rouge avec col, parements et gilet vert clair le tout complété d'une culotte grenat, ensemble du plus gracieux effet. La devise inscrite sur le bouton illustré d'un sanglier était « *Boutez en avant* » et résu-mait bien le mordant de ses chiens et la fougue de cette brillante équipe.

Vingt-quatre chevaux remontaient les hommes et le maître du vautrait. Comme pour les chiens c'est avec la plus grande attention qu'ils étaient recrutés. Recherchant le plus beau « hunter », non seulement sur son modèle, mais aussi sur son allant, son adresse et son équilibre, éléments précieux permettant à chaque monture de faire face non seulement aux longs parcours accidentés, descentes rapides, montées escarpées, mais encore aux plus gros obstacles. Très estimé dans le milieu de la Vénérerie, M. André Bertin comptait autour de lui de nombreux Boutons; parmi lesquels il



Objectif vénérie.

faut retenir le nom du fils de M. Bertin et ceux du Comte et Comtesse Michel de Vibraye, Mlle de Vibraye, M. et Mme Delorme, M. et Mme Jacques Delapalme, M. Thureau-Dangin, M. Bourard, Comte et Comtesse O. de Brye, M. J. Bougleux, M. Reveilhac, M. et Mme Levesque, Comte, Comtesse et Mlle d'Iderville, M. G. Valadon, M. R. de Belleville, Comtesse de Brye, M. de La Haye-Jousselin, Duc et Duchesse d'Albuféra, Comte et Comtesse d'Harcourt, M. de Leusse, Comte de Boury, M. Brunier, M. L. Avril, M. Crèmière, Comte d'Oilliamson, Comte et Comtesse Minangoy-Périgon, M. de Possesse, Colonel Baron Petiet, M. G. Lefèvre-Pontalis, Baron J. Levasseur, Mme G. du Bos, etc... A cette liste il y a lieu de joindre les noms des personnes qui suivirent le vautrait au cours de ses nombreux déplacements, parmi ceux-ci : le Baron d'Esneval, M. P. de Yturbe, le Général Crousse, le Médecin Major Nouveaux, le Baron



et la Baronne T. Le Couteux du Molay furent les plus assidus.

Les officiers du 22^e Dragon de Pontoise se plaisaient à suivre en invités les laisser-courre lorsque le vautrait découplait dans leur région : les plus acharnés étaient les Commandants Magdelin et de Bazine; les Capitaines de Foucaux, de Blois, Gonzague d'Indy, de Marin de Boullières, de Boissieu, de Goutel; les Lieutenants Gibault, de Talancé, de Maillé, d'Hebray de Pouzals, de Villèle, etc...

Dans les dernières années de son activité le vautrait Bertin étendit son champ d'action en découplant en forêt de l'Isle-Adam et de Carnelle, situées au nord de la région parisienne. Massifs très giboyeux à cette époque, malgré leur proximité de la capitale. Mais laissons à M. le Comte R. de Martimprey le soin de nous décrire deux chasses de cette région :



A. GAUTIER - Le Mans - ASCPF.

« Sur les hauteurs de l'Hautil (Seine-et-Oise), d'où l'on voit distinctement la Tour Eiffel, un jeune ragot fut attaqué que nous vîmes prendre, après beau débûché, dans une maison de Courdimanche, pittoresque village dominant du haut de sa colline la route passagère de Pontoise à Magny en Vexin.

Une autre fois certain grand sanglier aussi hardi que retors, fut attaqué en l'Isle-Adam dans l'enceinte dite des Bons-Hommes, enceinte de dimensions restreintes et clôturée d'épais grillages. Sur les quatre routes qui la limitent, cavaliers et amazones, venus très nombreux ce jour-là, s'étagent au gré de leur inspiration pour voir sortir l'animal. Mais celui-ci, contrairement aux prévisions ne veut pas quitter l'enceinte. Tournant en cercle comme un manège, il côtoie obstinément le grillage et, sans bouger de place, chacun le voit passer au petit trot, nullement effrayé des cris et des fanfares dont on le régale au passage.

Cependant, au bout de trois quarts d'heure, cette chasse essentiellement spectaculaire et que d'aucuns, désabusés, qualifient de chasse pour dames, prend soudain toute autre tournure.

Brusquement le sanglier, qu'on croyait si paresseux et pacifique se retourne, charge, tue deux chiens, en blesse quelques autres, puis tous les cent mètres, bouscule et découd de nouveau. Trouvant que ce jeu de massacre a vraiment trop duré, M. Bertin donne l'ordre qu'on y mette fin au plus vite.

Aussitôt les piqueux sonnent l'hallali sur pied, passent par-dessus les grillages et attendent, la lance à la main (1), sur des positions qu'ils choisissent.

C'est sans doute l'instant précis que le sanglier attendait pour tirer sa révérence. Tout à coup, d'une poussée

violente, il transperce le grillage, accélère son allure et prend un grand parti. Quittant la forêt de l'Isle-Adam, il gagne celle de Carnelle, puis celle du Lys, se souillant dans la Thève, traverse le bois de Bonnet, grimpe les côtes d'Orléans, entre en Chantilly, où, à 60 kilomètres de son attaque, l'Equipage en déroute sonne la rentrée au chenil, près des étangs de la Reine Blanche, alors que les douze coups de minuit tintent mélancoliquement au clocher du village de Coye.

Inutile d'ajouter que cette chasse, soi-disant « pour dames » avait été abandonnée depuis longtemps déjà par ceux qui la nommaient ironiquement ainsi au début. »

Tous ceux qui eurent le privilège de porter le Bouton ou de suivre en invité les laisser-courre du Vautrait Bertin connurent des moments de joie profonde. Vivant des heures inoubliables et enivrantes derrière de tels chiens menés avec brio par une équipe où Maître et piqueux se confondaient dans un même élan au son joyeux d'éclatantes fanfares.

Mais hélas!... tout a une fin sur cette terre. C'est ainsi qu'un certain jour M. André Bertin, ne voulut plus entendre parler de Vénérerie, ni de prouesses de son vautrait et il préféra se retirer de la vie cynégétique. Laisant de lui le souvenir d'un homme affable, d'un Grand Maître d'Equipage aussi bon veneur que gardien des traditions.

Raymond MADEC
Membre des Ecrivains Normands.

(1) Au vautrait Bertin on servait à la lance.



A. GAUTIER - Le Mans - ASCPF.